

# RITUELS

**Les rituels font partie intégrante des traditions, et à tout moment de nouveaux rituels peuvent être adoptés, s’ajoutant ou se substituant aux anciens : culture et tradition au cœur latent sont vivantes et continuent à s’adapter au jour le jour à ceux qui les pratiquent. Qu’elle que soit leur ancienneté, c’est dans la répétition et la transmission des gestes, des mots, des règles, que les rituels puisent leurs fondements. Si on les retrouve au cœur d’une pratique comme la chasse à courre, chasse après chasse, ils sont également les marqueurs d’un chemin de vie. Et mon existence en a été et en est chaque jour encore jalonnée…**



Je suis d’origine franco-péruvienne, et du côté français mes grands-parents sont agriculteurs. Mon grand-père chasse à tir, ma grand-mère cuisine le gibier. Réveil à 5 heures du matin, traire les vaches, sortir les vaches, faire naître les veaux, ramasser les œufs, donner à manger aux lapins, tuer le lapin, dépouiller le lapin, travailler la terre… Belote. C’est ainsi que je passe mes petites vacances jusqu’à l’âge de six ans. Le reste du temps, je vis aux Roses rouges.

À Villejuif, je joue dans le bac à sable, face à ma tour, la numéro 17 ; les jeunes et les dealers sont assis sur le chauffe-eau de l’immeuble, à côté des caves. Mes amis, Hicham, Fatima, Magalie, Virginie, Jérôme, Omar ou Évelyne jouent avec moi. C’est chez mes petits voisins, au rythme du ramadan, que je grandis.

Depuis ma naissance, nous partons dans les Andes et la jungle amazonienne deux mois par an ; Cuzco, la vallée sacrée, Qcosnipata, Paucartambo… Quand nous arrivons à Lima, c’est chez la *tia* Eva, sœur de ma grand-mère, que nous allons. Elle vit dans une vaste maison coloniale avec un immense jardin, des palmiers, des mosaïques bleu turquoise et blanc, des employées, un patio central orné d’une grande fontaine en pierre. Sans le savoir, je quitte ma cité pour jouer à la marelle dans une maison digne des plus beaux romans de Gabriel García Márquez. À Cuzco, mes grands-parents ont aussi une maison coloniale, avec une dizaine de chambres, un grand patio, des balcons en bois et le plus génial, c’est que nous vivons tous là, ensemble, en famille. Ma grand-mère, d’origine italo-basque espagnole, mène la maison d’une main de fer mais avec amour. C’est une famille matriarcale. Mon grand-père est originaire des Andes, il a des milliers d’hectares en Amazonie. À la tête d’une scierie, il voyage ; quand il est là, il préside l’immense table du repas. Ils ont dix enfants, trente-quatre petits-enfants et aujourd’hui vingt-quatre arrière-petits-enfants. Aux repas nous sommes au minimum une trentaine et mamie Bertha, avec ses cuisinières, prévoit toujours pour au moins cinq personnes de plus ; on ne prévient jamais de son arrivée, on arrive. Ma grand-mère donne le gîte et le couvert aux *mochileros* : elle est connue au-delà des frontières depuis les années 1980, quand les baroudeurs ressemblaient plus à des repris de justice qu’à des panneaux publicitaires pour Décathlon. Je grandis en les regardant du coin de l’œil, en bout de table avec tous les autres enfants, je suis époustouflée, émerveillée, bluffée, interloquée, curieuse, rêveuse, mais aussi peureuse…

« Tu m’emmènes sur ton vélo ? »… Déjà enfant, j’ai le goût de la découverte de l’ailleurs. Ils et Elles traversent le monde à vélo, à pied, à cheval, en stop, Ils sont tatoués, ont de grandes barbes, Elles ont des ongles noirs ; leurs mains usées, leurs yeux racontent le monde, les rencontres, le savoir, leurs sourires sont dorés. L’espagnol se mélange au quechua, le quechua à l’anglais, l’anglais à l’allemand, l’allemand au français.

Les week-ends nous partons à Quispicanchis, dans la vallée sacrée, dans la maison de mes arrière-grands-parents, une très vieille maison en adobe, sans électricité ni eau courante ; nous avons des lanternes au fioul, je joue avec les Indiens. Avec mon frère Mario et mes cousins nous aidons les Indiennes à déterrer les pommes de terre dans les champs – un de mes plus forts souvenirs ; mon terrain de jeu, c’est la cordillère des Andes. Seule obligation, il faut rentrer pour déjeuner, quand le soleil est bien haut. Ma grand-mère et mes tantes égorgent le cochon, ébouillantent le cochon, enlèvent les poils du cochon, vident ses boyaux, préparent du boudin ; à midi on mange du *cuy* (prononcer « couilles » !), ce sont les cochons d’Inde andins.

Ma famille est profondément croyante, chacun pratique à sa manière, mais la vie est tout de même rythmée par la messe, les « *Padre nuestro que estas en los cielos…* », les « *Santa Maria, llena eres de gracia…* », les fêtes religieuses catholiques teintées des couleurs de l’ani-misme andin et par les offrandes à la Pachamama, à la Mamacha Carmen, les chamans, les guérisseurs et les Apus (les divinités de la montagne pour les peuples andins). Tous sont baptisés et confirmés ; pour moi, c’est différent, ils essaient par trois fois de me faire baptiser, mais rien à faire, à chaque fois, il se passe quelque chose. Ils jettent l’éponge, je suis apparemment vouée à autre chose.

À l’âge de six ans, avec mon grand frère et mon père, nous quittons la France, la ferme de mes grands-parents et notre tour numéro 17 : je pars grandir au Pérou. Je partage désormais ma vie entre le lycée français, la haute société de Lima, les ambassades et les Andes, la jungle et les bidonvilles où travaillent les artisans de mon père. Pour couronner cet incroyable début d’histoire, notre arrivée au Pérou coïncide avec le début d’une guerre armée contre le Sentier lumineux et le Mouvement révolutionnaire Tupac Amaru. Beaucoup de contrastes pour mes six petites années sur terre. Cinq mondes complètement distincts, voire opposés. Richesse et déchirement perpétuel.

Quand je cherche dans ma mémoire mes premiers souvenirs de rituels, je sens le *palo santo*, je vois mon cousin de trois ans se faire tresser les cheveux dans le patio de la maison familiale à Cuzco pour qu’on les lui coupe en échange de quelques pièces ou billets le jour

de son baptême, j’entrevois les Indiens offrir leur première gorgée de bière ou la première bouchée de nourriture à la terre, je me souviens des vieux Indiens mâchant la feuille de coca tout en pleurant à genoux et chantant leur ferveur en quechua à la Mamacha Carmen, patronne des esclaves, j’entends le frottement des feuilles de coca sur une tapisserie avant qu’une chamane lise l’avenir, j’aperçois les *capac collas* (les danseurs de la fête religieuse de la Mamacha Carmen à Paucartambo) se donner des coups de fouet dans les jambes, les *saqlas* (les diables) accroupis sur les toits et les balcons à Paucartambo, se cachant quand la *virgen del carmen* passe dans les rues. Il y a aussi les bains de plantes pour guérir… Je continue à chercher au plus profond de ma mémoire. Je ne trouve pas de souvenir fort en France, ou si, peut-être deux : mon frère Édouard qui devient Petit chanteur à la croix de bois et qui chante dans de magnifiques églises vides, mon cœur est conquis, je frissonne ; les parents de Fatima et d’Ali qui m’invient chez eux le dernier jour du rama-dan. Sinon, rien. Le vide, tout est parfaitement moderne, exempt de rituels, de traditions religieuses. En tout cas, autour de moi.

Est-ce parce que j’ai vécu dans un pays aussi coloré que le Pérou où la ferveur, les rituels, les traditions, le respect des anciens et des racines font partie intégrante de la construction du peuple, de son histoire et de ce qu’il est profondément, que je blêmis de voir ce qui se passe en France ? Les églises se vident et deviennent des musées, notre histoire est confinée dans des livres scolaires, brandie dans une vitrine pour touristes avides, nos traditions sont vilipendées, le sacré est enfermé dans le privé, la spiritualité cherchée au loin, très loin, sur d’autres continents, trop loin de ce que notre terre, à l’intérieur de nos propres frontières et chez nos ancêtres, avaient à nous léguer. Aujourd’hui, la tendance est à la sagesse asiatique, la connaissance chamanique des plantes, la maîtrise des émotions… Méditation, pleine conscience, yoga, ayurveda, dérive… La spiritualité et les traditions des autres seraient-elles plus intéressantes que les nôtres ? Plus profondes ? Plus justes ? Plus exotiques ? Nul n’est prophète en ses terres.

Attention, je ne vaux pas mieux que les autres, ceux que je critique. Je suis moi aussi remplie d’a priori, je trouve que la France est un pays fade, sans couleur,

sans odeur, sans saveur, qui a perdu le sens de ses tradi-tions, qui confond fierté et patriotisme avec extrémisme et communautarisme. La France cache ses vieux dans des mouirois au lieu d’apprendre de leurs expériences et de leur sagesse ; elle oppose modernité à tradition, liberté d’expression à respect des valeurs d’autrui. Alors je suis choquée et désorientée dans ce monde qui donne l’im-pression que l’individu prime sur la communauté, et la masse pensante sur l’opinion individuelle. Si tu n’es pas Charlie, tu es contre la France. Si tu n’es pas végétan, tu es un meurtrier. Si tu n’es pas écolo, tu es un inconscient pilleur de la terre. Si tu es croyant, tu vis dans un autre monde, coupé de la réalité ; on te prend pour un fou, un extrémiste. J’ai l’impression qu’une seule chose nous unit : la recherche de la perfection sociale, du jeunisme et de la réussite économique. Il vaut mieux avoir que de chercher à juste être…

Je suis fière de mes origines péruviennes, vous l’aurez bien compris… mes origines françaises dormaient au plus profond de moi-même… jusqu’à ce jour où j’ai découvert la chasse à courre et qu’une idée me traversa l’esprit : la France n’est pas Paris. Il y a une vie au-delà du périphérique parisien, des gens, des us et coutumes que je ne connais pas. Peut-être serez-vous choqués de mes propos, mais c’est mon ignorance, ma bêtise et mon insolente assurance que j’étale et que je partage avec vous. Ma mise au point devient floue. Je me sens alors vraiment très bête, ignorante et paresseuse. Je suis un troupeau de moutons à moi toute seule. Moi, l’aventurière, la guerrière, l’assoiffée de tout, je ne me suis finalement aventurée que dans ma zone de confort, ce que j’aime, ce que je connais, ce que je maîtrise. Aussi exotique que cela puisse paraître, cela reste un petit bac à sable. Trente-sept ans que je suis obnubilée par le Pérou et l’Amérique du Sud, que je n’ai d’yeux que pour l’ailleurs, l’autre moitié de moi-même, et que je connais Paris… Oui mais pas la France, pas ses rituels, pas ses traditions, pas ses coutumes. Si riches pourtant… Je me déçois moi-même.

Le jour où j’ai découvert la chasse à courre, je suis surexcitée, j’en oublie ma phobie des chiens, que c’est une chasse, mes accointances avec le végétarisme et je suis très loin d’anticiper toutes les émotions, contradic-tions, pensées et remises en question que vont susciter cette rencontre. Les cors de chasse retentissent, j’ai la

chair de poule, la meute aboie, j'ai peur et j'ai la chair de poule, le prêtre bénit les chiens, l'émotion monte à mes yeux et j'ai la chair de poule, la chasse part, j'ai soif de suivre et j'ai la chair de poule. Il y a des vieux, des moins vieux, des femmes, des hommes, des ados, des apparemment riches, des apparemment moins riches, des apparemment pauvres, des urbains, des ruraux, des patrons, des employés ; il y a de tout et tous ensemble gravitent autour d'une même réalité. Pour la première fois de ma vie, j'ai la chance de pouvoir être la totalité de moi-même. Cinq mondes réunis en un seul lieu, autour d'une même pratique. Pour la première fois de ma vie je suis émue et touchée, ici en France, comme je le suis dans les Andes... Me serais-je fourvoyée ?

Je suis envahie alors par mille et une questions. Mon prisme veut s'agrandir, je veux découvrir, j'ai soif de la France. Oui, cela commencera par la chasse à courre, alors je m'intéresse, je suis curieuse de ces gens que je ne connais pas. Et je me fais tout de suite taper sur les doigts, je suis rappelée à l'ordre : « La chasse à courre, NON Céline ! C'est mal ! » Je ne comprends pas. Je doute, recule, regarde, j'écoute ceux qui veulent que je sois celle que j'ai toujours été : la photographe des causes politiquement correctes. Mais finalement j'ose. Personne ne va me dire ce que je dois penser ; si je dois les détester, ce sera parce que je les ai rencontrés et que je l'ai décidé.

Si le Pérou fait rêver, la France, elle, éblouit les Péruviens ; le reste du monde aussi. L'étranger avide d'inconnu et de nouveauté, est, me semble-t-il, bien plus conscient des richesses matérielles et immatérielles de notre pays. Notre histoire, notre patrimoine, notre révolution, notre siècle des Lumières, notre littérature, nos campagnes, notre gastronomie... et notre mode de chasse aussi... Ces trois dernières années, j'ai pris le temps de montrer durant mes différents voyages à travers le monde quelques photos et d'expliquer la chasse à courre. Je voulais avoir un regard extérieur, sans a priori ; ce regard que nous portons quand nous-mêmes sommes des étrangers et assistons aux coutumes et rituels des pays que nous visitons. Tous étaient conquis, émerveillés, ou du moins intéressés, par la découverte de cette chasse traditionnelle, mais également moderne et contemporaine. Alors je m'interroge : avons-nous conscience de la richesse de notre patrimoine immatériel et de nos traditions ? Le geste ne doit-il pas être transmis par les anciens pour que les générations futures n'oublient pas ce savoir-faire à la française ? Les rituels ne doivent-ils pas marquer chaque étape de notre vie pour nous accompagner dans nos passages vers le meilleur ou le pire de nous-mêmes ? Tout est expérience : baptême, brevet des collèges,

confirmation, permis de conduire, mariage, baccalauréat... Que le rituel soit social ou spirituel, personne ne pourra vous dire qu'il ne s'en souvient pas.

Par ailleurs je m'interroge de nouveau. Pourquoi juge-t-on, critique-t-on les rituels de notre pays, la France, alors qu'ils font partie intégrante de notre histoire et de notre identité profonde ? On reproche entre autres aux veneurs leurs tenues passéistes venues d'un autre temps : la redingote, l'épingle, les gants, les bottes, les boutons, les cravates, la bombe... Blâme-t-on un moine bouddhiste de porter un *kesa* ? Reproche-t-on aux Matsigenka d'Amazonie de se peindre le visage d'urucu pour aller chasser ? Avons-nous un avis sur la tenue des Masai mara durant leurs rites initiatiques ? Portons-nous un jugement sur les *body paintings* des Aborigènes lors de leurs fêtes religieuses ? Critiquons-nous les peintures corporelles qu'utilisent les Himbas, peuple vivant près de Nairobi, au moment de partir à la chasse ? Non, au contraire.

Quand nous sommes lassés d'une société occidentale qui se vide de ses traditions, de ses racines, de son essence, lassés d'une société où l'homme ne jure que par la productivité, le rendement économique, le bénéfice, lassés de cette société où la valeur de l'humain se mesure à ce qu'il produit, ce qu'il a acquis ou encore à ce qu'il est capable de consommer et non pas à qui il est intrinsèquement... la première chose que nous faisons, si nous en avons les moyens, c'est fuir ! Nous prenons un avion, un bateau, une voiture, un train, nos pieds et nous partons. Nous partons loin, très loin, trop loin, dans ces pays remplis de temples habités par la foi et le spirituel, remplis de traditions colorées et hétérogènes, remplis de chaos, d'odeurs, de piments, de saveurs, ces lieux qui ne sont pas ici et qui parlent à notre être profond, et ce, que nous soyons croyants ou pas. Le chemin de Compostelle explose de gens du monde entier, des pèlerins pour la plupart non croyants mais avides de se retrouver, de se reconnecter à eux-mêmes et à la terre. Nous dépouillons notre société de ses coutumes, de ses traditions et de ses différentes couleurs et nous voyageons au-delà de nos frontières pour nous remplir de ce que nous rejetons ici, chez nous.

Alors je m'interroge. Est-ce que notre point de vue est juste ? Flou. Il me semble que le prisme que nous utilisons est peu joyeux, il plane au-dessus de nos têtes comme il l'a toujours fait à travers les siècles. N'y a-t-il pas, ancré en nous, un instinct inconscient de supériorité face aux autres peuples, aux peuples du Sud ? Contrairement à eux, nous ne croyons plus, nous sommes remplis de certitudes, nous savons. Il est certain qu'en

tant que société, il nous a fallu nous affranchir du poids de certaines traditions et de certains dogmes pour ne plus être sous l'emprise des classes sociales ou religieuses. Mais à trop vouloir nous libérer n'avons-nous pas franchi les frontières de l'autre extrême, celui de l'absence de tout sens dans les actes que nous posons dans nos vies ? Ne sommes-nous pas maintenant prisonniers de l'autre extrême ? N'avons-nous pas une image erronée des pays en voie de développement ? Des peuples encore un peu sauvages, qui ont la foi, qui croient, qui restent, selon nous, prisonniers de leur extrême, celui des traditions et rituels passéistes.

Ne serait-il pas temps de nous positionner dans l'équilibre entre les extrêmes ? Doit-on forcément opposer tradition et modernité ? N'est-ce pas la tradition qui doit alimenter et faire germer la modernité ?

Il est clair que je ne comprends pas. Je ne comprends plus. Tant de questions... Qui dit quoi ? Qui a raison et qui a tort ? Qu'est-ce qui importe ? La modernité ou la tradition ? Qui sont les plus heureux ? Ceux prônant l'argent, la modernité et les biens qui nous remplissent ? Ou ceux défendant la famille, l'union, le lien et nos traditions ? Dois-je être un être productif pour ma société ? Dois-je exister juste parce que j'ai le droit d'exister ? Que dois-je penser ? Quelles sont les bonnes questions ? Qui a un début de réponse ?

Peut-être n'est-ce aucun de nous. Je ne détiens ni ne délivrerai aucune vérité. Ma vérité n'est que mienne. Mon prisme, je vous l'offre, quoi que vous en pensiez.

Alors une dernière fois, je m'interroge... Avons-nous perdu la raison du cœur ? La boussole de notre être intérieur nous assure qu'à l'image du flocon de neige, les uns près des autres, vu de loin et en hauteur, nous formons une masse uniforme sur le haut d'une montagne. Au microscope, tels des atomes, nous sommes tous, et chacun d'entre nous, uniques.

Avons-nous oublié que les premiers peuples sont partis à pied d'Afrique ou d'ailleurs en quête des autres ? Sommes-nous si aveugles pour ne pas voir que tout est juste et juste à sa place ? C'est grâce à ces infinies combinaisons de traditions et de parcours différents que l'histoire de notre humanité, à travers celle de chaque peuple, se construit pour encore une fois sonder l'infinie immensité et la complexité de la richesse de l'humanité.